

## « Les échos de la Rubanerie » numéro 49 – Février 2014

Bulletin de liaison et d'informations du Musée de la Rubanerie cominoise, rue des Arts, 3, 7780 Comines-Warneton. [larubanerie@yahoo.fr](mailto:larubanerie@yahoo.fr)

*Février est de retour...*



Des rubans tout en lin teint et tissé, au sein d'un présentoir à échantillons (ca. 1911) de chez Joseph Derville (Comines-F).

Second mois de l'année, février est encore celui de la première grande rencontre annuelle avec les visiteurs potentiels du Musée dans les travées du salon Tourissima de Lille. Fidèle au poste depuis maintenant quatre éditions, le réseau PROSCITEC – Patrimoines et Mémoires des Métiers, dont le Musée de la Rubanerie est un membre adhérent actif, a témoigné de la passion du patrimoine qui anime ses structures par le biais du plus grand stand du salon où nos rubaniers ont défendu avec acharnement et tout en démonstrations vivantes, les diverses ficelles de la mémoire textile cominoise.

A côté des promesses de visites enregistrées, de nombreux contacts ont permis à des familles de découvrir une partie des coulisses de notre musée et de ses activités dédiées à tout un chacun. Gageons que nombre de ces quidams prennent vite la route de Comines-Warneton pour venir mordre à pleines dents dans la qualité et la diversité de ses activités muséales et touristiques. En outre, Tourissima a aussi été le moment de lancer l'année à thème PROSCITEC « Vivre en 14-18 » pour laquelle le Musée proposera deux expositions inédites : « La rubanerie en guerre... Comines, l'industrie et les hommes en 1914-1918 » (de mai 2014 à février 2015) et « Tranchées » (une installation artistique de John Bulteel présentée en la salle des Marmousets, de septembre à octobre 2014).

Olivier CLYNCKEMAILLIE  
Conservateur du Musée de la Rubanerie cominoise

*Une fibre et son histoire : le lin.*

Si le travail de la laine a fait, dès la seconde moitié du douzième siècle, la renommée de Comines et de son drap, une autre matière a joué un rôle prépondérant dans l'histoire du textile de notre région : le lin. Généralisé dans les Flandres par ordonnance du roi de France Charles VI vers 1385 (date à laquelle il fit détruire la ville de Courtrai qui lui était rétive et voulait continuer sa tradition de tissage d'étoffes de laine), sa culture et les phases successives de sa transformation avant de devenir tissu demeurent souvent mal connues du grand public. Voici donc, en quelques lignes, la grande saga d'une plante qui donna à la Lys, au XIXe siècle, son surnom de « rivière d'or ».

Tout d'abord, les graines de lin (récoltées par écapsulage après l'arrachage ou en même temps que le retournage) sont semées vers la fin du mois de mars ou le début d'avril, sur une terre finement préparée (le lin étant particulièrement « gourmand » en éléments nutritifs, sa culture répétée d'année en année sur le même espace fatiguerait la terre et la rendrait infertile). Si elles étaient dispersées à la main, lors d'un temps sans vent, les graines sont aujourd'hui semées en ligne pour une plus grande homogénéité et une croissance régulière (la norme est de 2000 à 2200 plants au mètre carré).



L'arrachage du lin avant la mécanisation.

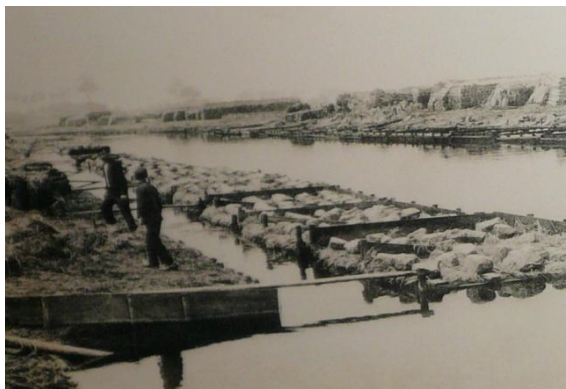
Après une levée effectuée durant le mois de mai et une floraison en juin, la récolte prend place en juillet. Et plutôt que de parler de "coupe du lin", mieux vaut employer le terme "arrachage" : en effet, afin de conserver la longueur des fibres (reliées entre-elles au moment de la filature,

elles assurent solidité au lin), le lin n'est jamais fauché. L'arrachage se fait manuellement puis, dès vers 1920, il est aussi mécanisé.

Cette opération terminée, on procédait à la mise en chaînes ou cahots (en nappes appelées "andins" ou en bottes dans le cas d'un travail mécanique), les tiges étant réunies par la tête et écartées à la base pour les aérer. Cette phase comprend un premier séchage durant lequel les fibres blanchissent.

Vient alors le rouissage (pour détacher du bois les filaments et les séparer les uns des autres) qui peut se faire selon deux procédés :

1. Le rouissage à l'eau : on plonge le lin dans une eau stagnante (on obtient alors un lin "bleu"), ou dans une eau courante (la rivière, ce qui donne un lin blanc et de bonne qualité). A noter toutefois que, dans le cas du rouissage à l'eau courante, le lin est égrené (par battage) avant d'être immergé (pour information, cette pratique a existé dans la Lys jusqu'en 1943, date de son interdiction). Enfin, dès 1910, on pratique aussi un rouissage artificiel à l'eau chaude (procédé qui réduit le temps de rouissage de 10 jours à 5, voire 3 jours). Cette phase terminée, le lin est mis à sécher en petits tas coniques appelés cahutes, chapelles ou carpettes.



Le rouissage à l'eau, dans la rivière.

2. Le rouissage à terre : les nappes sont étalées sur le champ. Les actions conjuguées de la rosée, de la pluie, du vent et du soleil activent la décomposition des gommages. Afin que ce rouissage soit homogène, il convient de retourner les nappes à l'aide d'une longue perche munie ou non d'une roue, appelée "vire-lin" (ou d'une "retourneuse" mécanique). La durée de ce type de rouissage est de 3 à 7 semaines (selon les conditions météorologiques). Le lin roui et encore humide est alors conditionné en bottes ou en balles cylindriques.

La phase suivante a pour nom « teillage » (opération qui sépare les fibres textiles des parties ligneuses de la plante). Ce dernier se fait en 2 temps :

1. le broyage (pour briser la paille du lin, c'est-à-dire sa tige centrale) : les parties ligneuses, devenues cassantes, se brisent en petits fragments appelés "anas". Les outils usités sont le maillet, la broie à mains ou des cylindres cannelés.

2. le battage ou écanguage : cette opération élimine par battage les "anas" de la filasse. On utilisait à cet effet une planche à teiller dans l'échancrure de laquelle on introduisait une poignée de lin broyé que l'on battait avec un écang (ou couperet en bois). Le finissage était alors effectué en grattant la filasse au couteau puis le lin était peigné avec un peigne en bois.



Le séchage du lin en bottes ou en meules.

On notera par ailleurs que, dès 1870, avec l'invention du moulin à teiller (ou "moulin flamand"), le teillage est mécanisé. Vers 1925, apparaissent les premières teilleuses automatiques ou "turbines" : elles combinent à la fois broyage et battage.

Les fibres de lin sont alors prêtes à être filées au sec ou au mouillé, puis conditionnées en bobines ou en échevettes avant d'être tissées pour devenir ruban ou étoffe. Mais cela, c'est une autre histoire...

Musée de la Rubanerie cominoise  
Centre de la Rubanerie cominoise asbl  
Rue des Arts, 3, 7780 Comines-Warmonet  
Tél : 056/ 58 77 68 ou 056/ 48 55 95  
[museedelarubanerie.comines@yahoo.fr](mailto:museedelarubanerie.comines@yahoo.fr) ou [larubanerie@yahoo.fr](mailto:larubanerie@yahoo.fr)  
Editeur responsable : Olivier Clynckemaillie, rue des Arts, 3, 7780 Comines-Warmonet

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles et du Ministère du Tourisme de Wallonie.  
Le Musée de la Rubanerie cominoise a obtenu le label « Wallonie Destination Qualité I ».